EXERCICES DE TRADUCTION.

Morceaux choisis

DES

PRINCIPAUX AUTEURS FRANÇAIS.

CHUQUISACA

Imprimerie de Sucre.

1851

372.65=4(84) Enseñanza de
lenguas extranjeras

ADVERTENCIA.

La escasez de libros de traduccion en que se encuentran los alumnos de ambos colejios, me ha hecho emprender la reimpresion de algunos fracmentos de las obras de los mejores autores franceses— Puedan ellos concurrir al provecho de las personas que se dedican al estudio del idioma frances, tan importante y tan estendido hoi dia.

DAÑIEL CALVO.

Juan Patricio Molina

~~Julian Escalante~~

~~Presidente de~~

ARCHIVO BIBLIOTECA NACIONALES DE BOLIVIA

Exercices de traduction.

LES PRISONS.

Jetez les yeux sur ces tristes murailles où la liberté humaine est renfermée et chargée de fers, où quelquefois l'innocence est confondue avec le crime, et où l'on fait l'essai de tous les supplices avant le dernier: approchez; et si le bruit horrible des fers, si des ténèbres effrayantes, des gémissements sourds et lointains, en vous glaçant le cœur, ne vous font reculer d'effroi, entrez dans ce séjour de la douleur, osez descendre un moment dans ces noirs cachots où la lumière du jour ne pénètre jamais, et sous des traits défigurés contemplez vos semblables, meurtris de leurs fers, à demi couverts de quelques lambeaux, infectés d'un air qui ne se renouvelle jamais, et semble s'imbiber du venin du crime; rongés vivants des mêmes insectes qui dé-

vorent les cadavres dans leurs tombeaux, nourris à peine de quelques substances grossières distribuées avec épargne, sans cesse consternés des maux de leurs malheureux compagnons, et des menaces d'un impitoyable gardien; moins effrayés du supplice que tourmentés de son attente; dans ce long martyre de tous leurs sens, ils appellent à leur secours une mort plus douce que leur vie infortunée.

Si ces hommes sont coupables, ils sont encore dignes de pitié, et le magistrat qui diffère leur jugement est manifestement injuste à leur égard. La loi a prononcé un châtiment public qui doit suffire à la réparation de leur crime, et à la satisfaction de la société; ce long tourment d'une prison cruelle est une peine nouvelle dont il surcharge le coupable, et c'est violer la loi que d'en excéder la mesure: excés d'autant plus funeste, qu'il nuit à la fois au coupable et au public, et que tous les moments consumés dans une prison sont perdus pour l'exemple des mœurs.

Mais si ces hommes sont innocents, ô douleur, ô pitié! à cette idée l'humanité pousse du fond du cœur un cri terrible et tendre. Quoi! cet homme né libre gémit sous le joug des fers! Cet

homme, à qui la lumière et l'air du ciel étaient destinés, respire à peine dans un cachot; ce père de famille est arraché avec violence des bras de son épouse et de ses enfants? Le deuil, le désespoir et la faim se sont emparés de sa tranquille habitation; ces bras qui tenaient embrassées une épouse tendre, une progéniture naissante; ces bras qui leur donnaient la subsistance, qui semaient, qui recueillaient; ces bras si nécessaires à l'État, sont indignement liés; un cœur pur et sans reproche est dans des lieux souillés de remords; l'innocence, en un mot, est dans le séjour du crime: c'est là qu'on ne peut s'empêcher de gémir profondément sur les malheurs de l'humaine condition; c'est là, qu'en jetant les yeux vers la providence, on dit avec autant d'amertume que d'étonnnement: O homme! quelle est ta destinée! souffrir et mourir, voilá donc les deux grands termes de ta carriére!

SERVANT, *Discours sur l'administration de la justice criminelle.*

LES INVALIDES AU PIED DES AUTELS.

Qui de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures

du jour, sont prosternés çà et là sur les marbres du temple élevé au milieu de leur auguste retraite? Leurs cheveux, que le temps a blanchis, leur front que la guerre a cicatrisé, ce tremblement, que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect: mais de quel sentiment n'est-on pas ému lorsqu'on les voit soulever et joindre avec effort leurs mains défaillantes pour invoquer le Dieu de l'univers et celui de leur cœur et de leur pensée; lorsqu'on leur voit oublier, dans cette touchante dévotion et leurs douleurs présentes et leurs peines passées; lorsqu'on les voit se lever avec un visage serein, et emporter dans leur âme un sentiment de tranquillité et d'espérance. ¡Ah! ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde! Leurs traits sont abattus, leur corps chancelle, et la mort observe leurs pas; mais cette fin inévitable, dont la seule image vous effraie, ils la voient venir sans alarmes: ils se sont approchés par le sentiment de celui qui est bon, de celui qui peut tout, de celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation Venez contempler ce spectacle, vous qui méprisez les opinions religieuses et qui vous

dites supérieurs en lumières; venez, et voyez vous-mêmes ce que peut valoir, pour le bonheur, votre prétendue science. Ah! changez donc le sort des hommes, et donnez-leur à tous, si vous le pouvez, quelque part aux délices de la terre, ou respectez un sentiment qui leur sert à repousser les injures de la fortune; et, puisque la politique des tirans n'a jamais essayé de le détruire, puisque leur pouvoir ne serait pas assez grand pour réussir dans cette farouche entreprise, vous, que la nature a mieux doués, ne soyez ni plus durs, ni plus terribles qu'eux; ou si, par une impitoyable doctrine, vous vouliez enlever aux vieillards, aux malades et aux indigents la seule idée de bonheur à laquelle ils peuvent se prendre, parcourez aussi ces prisons et ces souterrains, où des malheureux se débattent dans leurs fers, et fermez de vos propres mains la seule ouverture qui laisse arriver jusqu'à eux quelques rayons de lumière.

NECKER, *Importance des opinions religieuses.*

LA MORT.

Un fantôme s'élance sur le seuil de

portes inexorables: c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre et de la bure dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie; elle parait aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main, elle tient une faux comme un moissonneur. de l'autre elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha. C'est le Crime qui ouvre les portes de l'enfer, et c'est la Mort qui les referme.

CHATEAUBRIAND, *Les Martyrs*, liv. VI.

Otez aux hommes l'opinion d'un dieu rémunérateur et vengeur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens: Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère: il est certain que la doctrine d'un dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes; car s'il n'y a pas de dieu, ce monstre est son dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle; les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnements ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé.

Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais, si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immediat de ces

êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes.

VOLTAIRE.

LA PRIÈRE A BORD D'UN VAISSEAU.

Cependant le capitaine du navire, sa montre marine à la main, et épiant en silence à l'occident la seconde précise où le disque du soleil, réfracté de la moitié de son disque, semble toucher la vague et y flotter un moment, avant d'y être submergé tout entier, élève la voix et dit: "Messieurs, la prière!" Toutes les conversations cessent, les jeux finissent, les matelots jettent à la mer leur cigare encore enflammé, ils ôtent leur bonnet grec de laine rouge, le tiennent à la main, et viennent s'agenouiller entre les deux mâts. Le plus jeune d'entre eux ouvre un livre de prières et chante l' *Ave, maris stella*, et les litanies sur un mode tendre, plaintif et grave, qui semble avoir été inspiré au milieu de la mer et de cette mélancolie inquiète des dernières heures du jour, où tous les souvenirs de la terre, de la chaumière, du foyer, remontent du cœur dans la pensée de

ces hommes simples. Les ténèbres vont redescendre sur les flots et engloutir jusqu'au matin, dans leur obscurité dangereuse, la route des navigateurs et les vies de tant d'êtres qui n'ont plus pour phare que la providence, pour asile que la main invisible qui les soutient sur les flots. Si la prière n'était pas née avec l'homme même, c'est là qu'elle eût été inventée, par des hommes seuls avec leurs pensées et leur faiblesse en présence de l'abîme du ciel où se perdent leurs regards, de l'abîme des mers dont une planche fragile les sépare; au mugissement de l'Océan qui gronde, siffle, hurle, mugit comme les voix de mille bêtes féroces; aux coups du vent qui fait rendre un son aigu à chaque cordage; aux approches de la nuit qui grossit tous les périls et multiplie toutes les terreurs. Mais la prière ne fut jamais inventée; elle naquit du premier soupir, de la première peine du cœur humain, ou plutôt l'homme ne naquit que pour la prière; glorifier Dieu ou l'implorer, fut sa seule mission ici-bas; tout le reste périt avant lui ou avec lui; mais le cri de gloire, d'admiration ou d'amour, qu'il élève vers son Créateur, en passant sur la terre, ne périt pas; il remonte, il retentit

d'âge en âge à l'oreille de Dieu, comme l'écho de sa propre voix, comme un reflet de sa magnificence; il est la seule chose qui soit complétement divine en l'homme, et qu'il puisse exhaler avec joie et orgueil; car cet orgueil est un hommage á celui-là seul qui peut en avoir, à l'Etre infini.

LAMARTINE, *Voyage en Orient.*

UTILITE DU MALHEUR.

C'est dans une âme froissée par la douleur que naissent les grandes pensées. Les hommes qui ne connaissent que la prospérité et les plaisirs ne sont pas plus capables de hautes idées que de sentimets élevés. De la contradiction nait l'énergie de l'âme; elle a des forces en réserve pour le malheur. Le génie, sans l'aide des peines, est un roi sans sujets; le même feu qui le consume le fait briller. L'âme entraînée hors d'elle-même est esclave des amusements dont elle jouit. Le ciel, avare de ses dons, a réservé la force pour ceux qui combattent. De quelle utilité serait-elle,

à ceux qui vivent asservis? L'adversité concentre l'âme au milieu de ses facultés, rallie ses puissances, et, à chaque instant augmente leur ressort. Les génies qui ont fait le plus de bruit dans le monde ont marché au milieu des contradictions. Homère vécut malheureux; Lucrèce mit au jour ses pensées entre les accès les plus violents de ses maux; Demosthène lança des foudres, parce qu'il entendit gronder autour de lui; l'éloquence de Cicéron s'alluma au flambeau de la discorde; Tacite sentit réveiller son génie au bruit des chaines dans lesquelles l'univers gemissait depuis que Rome connut des tyrans; celui du Tasse s'aiguisa dans les chagrins; Milton, engagé dans les factions, transporta au haut des cieux les combats qui desolaient sa patrie: le citoyen factieux enfanta le poète sublime. La religion offre un plus beau spectacle: Saint Chrysostôme revient de ses exils avec de nouvelles armes pour l'éloquence. Bossuet, excité par la contradiction, communique l'agitation de son génie à ses écrits. Young, accablé sous le poids de la douleur, forme de tout l'univers un monceau de ruines, et fait éclipser l'auguste lumière de la nature devant le sombre flambeau de la mort. Les philo-

sophes instruisent la terre du milieu des adversités. C'est dans la persécution que Descartes brise l'ancienne machine du monde, et qu'il en reconstruit une nouvelle. Galilée pèse les éléments du fond des cachots, et la nature etonnée reçoit ses lois. Le génie seul est libre au milieu des fers. La paix corrompt les peuples et les précipite dans le sommeil. L'agitation renouvelle la jeunesse des empires et les ramène vers leur grandeur. La majesté de la vertu apparait alors aux yeux des peuples. Respectons le malheur: il possède la plus belle domination, la seule qui dure autant que l'univers.

L'ABBE DE BESPLAS, *Essai sur l'éloquence de la chaire.*

A LA FEMME DE L'AMIRAL BRUEYS.

Au Caire, le 2 *fructidor an VI* (19 *aout* 1798).

Votre mari a été tué d'un coup de canon en combattant á son bord. Il est mort sans souffrir, et de la mort la plus douce, la plus enviée des braves.

Je sens vivement votre douleur. Le moment qui nous sépare de l'objet que nous aimons est terrible; il nous isole de la terre; il fait éprouver au corps les convulsions de l'agonie. Les facultés de l'âme sont anéanties; elle ne conserve de relation avec l'univers, qu'au travers d'un cauchemar qui altère tout. Les hommes paraissent plus froids, plus egoistes qu'ils ne le sont réellement. L'on sent, dans cette situation, que si rien ne nous obligeait à la vie, il vaudrait beaucoup mieux mourir; mais, lorsqu'après cette première pensée, on presse ses enfants sur son cœur, des larmes, des sentiments tendres raniment la nature, et l'on vit pour ses enfants. Oui, mandame, voyez-les dès ce premier moment, qu'ils ouvrent votre cœur à la mélancolie: vous pleurerez avec eux, vous, élèverez leur enfance, cultiverez leur jeunesse; vous leur parlerez de leur père, de votre douleur, de la perte qu'eux et la Republique ont faite. Apres avoir rattaché votre âme au monde par l'amour filial et l'amour maternel, appréciez pour quelque chose l'amitié et le vif intérêt que je prendrai toujours á la femme de mon ami. Persuadez-vous qu'il est des hommes, en petit nombre, qui méritent d'être

l'espoir de la douleur, parce qu'ils sentent avec chaleur les peines de l'âme.

BONAPARTE.

PROCLAMATION ADRESSEE AUX HABITANTS DE L'EGYPTE.

Alexandrie 1 juillet 1798.

Depuis trop long-temps les béys qui gouvernent l'Égypte insultent à la nation française et couvrent ses négociants d'avanies: l'heure de leur châtiment est arrivée.

Depuis trop long-temps ce ramas d'esclaves achetés dans le Caucase et la Georgie tyrannisent la plus belle partie du monde; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finît.

Peuples de l'Égypte, on vous dira que je viens pour détruire votre religion ne le croyez pas: répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les Mamelloucks, Dieu, son prophète et le Coran.

Dites-leur que tous les hommes sont

égaux devant Dieu: la sagesse, les talents et les vertus mettent seuls de la différence entre eux.

Or, quelle sagesse, quels talents, quelles vertus distinguent les Mameloucks, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce?

Y a-t-il une belle terre? elle appartient aux Mameloucks. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison? cela appartient aux Mameloucks.

Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple; tous les Égyptiens sont appelés à gérer toutes les places: que les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouvernent, et le peuple sera heureux.

Il y avait jadis parmi vous de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce: qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des Mameloucks?

Quadhys, Cheikhs, Imans, Tchorbâdjys, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais musulmans.....Trois fois heureux ceux qui seront avec nous! ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui seront neutres!

ils auront le temps de nous connaître, et ils se rangeront avec nous; mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les Mameloucks, et combattront contre nous! il n'y aura pas d'espérance pour eux; ils périront!

BONAPARTE.

DERNIERE ALLOCUTION DE NAPOLEON A SA GARDE.

Fontainebleau, 21 *avril* 1814.

Généraux, officiers et soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux: depuis vingt ans je suis content de vous; je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

Les Puissances alliées ont armé toute l'Europe contre moi.....la France a voulu d'autres destinées.

Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi; n'abandonnez pas

notre chère patrie, trop long-temps malheureuse! aimez-la toujours, aimez-la bien, cette chère patrie!

Ne plaignez pas mon sort; je serai toujours heureux lorsque je saurai que vous l'êtes.

J'aurais pu mourir; rien ne m'eût été plus facile, mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur. J'ai encore à écrire ce que nous avons fait.

Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général.....venez, général.....(il serre le général Petit dans ses bras). Qu'on m'apporte l'aigle..... (il la baise) chère Aigle! que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves!.....adieu, mes Enfants!.....mes vœux vous accompagneront toujours; conservez mon souvenir.....

LE DESESPOIR.

Lorsque du Créateur la parole féconde
En une heure fatale eût enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna la face
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

"Va, dit-il, je te livre à ta propre misère,
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi:
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide,
Qu'à jamais loin de moi le destin soit ton guide
Et le malheur ton roi."

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement;
Et pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais dans sa rage éternelle
L'éternel aliment.

Le mal dès lors régna dans son immense empire;
Dès lors tout ce qui voit et tout ce qui respire
Commença de souffrir;
Et la terre et le ciel, et l'âme et la matière:
Tout gémit: et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos régards vers les célestes, plaines,

Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur:
Malheureux: sa bonté de son œuvre est absente:
Vous cherchez votre appui; l'univers vous présente
Votre persécuteur.

De quel nom te nommer, ô fatale puissance?
Qu'on t'appelle destin, nature, providence,
Inconcevable loi;
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime;
Toujours, c'est toujours toi.
Hélas! ainsi que vous j'invoquai l'Espérance;
Mon esprit abusé but avec complaisance
Son philtre empoisonneur:
C'est elle qui, poussant nos pas dans les abîmes,
De festons et de fleurs couronne les victimes
Qu'elle livre au malheur.

Si du moins au hasard il décimait les hommes,
Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes

Avec d'égales lois!
Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,
La beauté, le génie, ou les vertus sublimes
Victimes de son choix.

Tel quand des dieux de sang voulaient en sacrifice
Des troupeaux innocents les sanglantes prémices
Dans leurs temples cruels,
De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,
Et l'agneau sans souillure, et la blanche colombe
Engraissait leurs autels.

Créateur tout puissant, principe de tout être!
Toi pour qui le possible existe avant de naître!
Roi de l'immensité,
Tu pouvais cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
Dans ton éternité!

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure

Un bonheur absolu:
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.
Ah! ma raison frémit; tu le pouvais sans doute:
Tu ne l'as pas voulu!

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté?
Sommes-nous, ô hasard! l'œuvre de tes caprices?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité?

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème,
Plaisirs, concerts divins;
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des Destins!

Terre, élève ta voix; cieux, répondez; abîmes,
Noirs séjours, où la mort entasse ses victimes,

Ne formez qu'un soupir!
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir!

Du jour où la nature, au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu vu cependant?
Au désordre du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas! et toute vie
Jalouse du néant!

Des éléments rivaux les luttes intestines,
Le temps qui flétrit tout, assis sur les ruines
Qu'entassèrent ses mains,
Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères,
Et la mort étouffant dès le sein de leurs mères
Les germes des humains!

La vertu succombant sous l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie;
L'errante liberté
Aux dieux vivants du monde offerte en sacrifice;
Et la force, partout, fondant de l'injustice
Le règne illimité

La valeur sans les dieux décidant des batailles!

Un Caton, libre encor, déchirant ses entrailles,
Sur la foi de Platon!
Un Brutus qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
Doute au dernier moment de cette vertu même
Et dit: "Tu n'es qu'un nom!....."

La fortune toujours du parti des grands crimes!
Les forfaits couronnés, devenus légitimes!
La gloire au prix du sang!
Les enfants héritant l'iniquité des pères!
Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant!

Hé quoi! Tant de tourments, de forfaits, de supplices,
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
Tes lugubres autels?
Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,
Ne fera-t- il pas naître un seul jour qui n'éclaire
L'angoisse des mortels?

Héritiers des douleurs, victimes de la vie?

Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le Malheur,
Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur!

LAMARTINE.

AIDONS-NOUS MUTUELLEMENT.

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfants d'un même Dieu, vivons du moins en frères;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux;
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, et toujours si chérie.
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs;

Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre:
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui,
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instants;
Remède encor trop faible à des maux si constants.
Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats, dans leur cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchainés.

VOLTAIRE.

FUREURS D'ORESTE.

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi!

J'ai donc assassiné ma mère et mon ami!
Ciel exterminateur, anéantis mon être,
Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître...
Mais quel vide effrayante se forme sous mes pas!.....
Grâces au ciel, je vois les gouffres du trépas.....
Dans leur profonde nuit courons cacher mon crime!
Mais quel spectre se meut au fond de cet abîme!.....
C'est ma mère, grands dieux!....Fuyons.... Mais la voici.....
Égisthe l'accompagne.....Et toi, Pylade, aussi?
Comme eux tu me poursuis! toi, mon dieu tutelaire,
Tu sers de mes bourreaux l'implacable colère!
L'ami qui me restait devient mon assassin!
Il s'arme de serpents, il les jette en mon sein!
Ciel! où fuirai-je? Arriête, ombre chère et terrible.....
Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible.....
Ah! je succombe.....

LA TOUCHE, *Iphigénie en Tauride*, sc. dern.

MELVILLE A LA REINE ELISABTH, POUR LA DETOURNER DU MEURTRE DE MARIE STUART.

Madame, on vous abuse alors que de Marie
On vous fait redouter les complots et la vie;
C'est dans sa seule mort qu'est tout votre danger.
Vivante, on l'oubliait; morte, on va la venger.
Les peuples désormais ne vont plus voir en elle
Celle qui menaçait leur croyance nouvelle,
Mais une reine esclave au mépris de ses droits,
Mais le sang de Henri, la fille de leurs rois.
Demain entrez dans Londre, où naguère adorée
Vous traversiez les flots d'une foule enivrée,
Au lieu de ces longs cris, de ces regards joyeux,
Qui frappaient votre oreille et qui suivaient vos yeux,
Vous trouverez partout cette crainte muette,
D'un peuple mécontent menaçante interprète,

Ce silence glacé, dont, terrible à son tour,
Il avertit les rois qu'ils n'ont plus son amour.
Vous n'achèverez pas. D'une tache éternelle
Vous ne souillerez point une vie aussi belle,
Madame; vous craindrez que l'équitable voix,
Qui dicte après leur mort le jugement des rois,
Rangeant Stuart parmi les injustes victimes,
Ne place son trépas sur la liste des crimes.
Vous craindrez que la voix de vos accusateurs,
Couverte maintenant par le bruit des flatteurs,
N'aille un jour, soulevant l'inexorable histoire,
Devant son tribunal citer votre mémoire.
Vous frémissez. Je tombe à vos sacrés genoux:
Si ce n'est pour Stuart, grâce, grâce pour vous!

P. LE BRUN, *Marie Stuart*, act. IV, sc. 11.

LA CHARITE.

Dans vos hivers, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, feux éclatants des lustres,
Et la joie et la danse au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures,
Vous change en joyeux chants la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le gibre et la neige
Ce père sans travail et que la faim assiége?

Et qu'il se dit tout bas: Pour un seul
que de biens!
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux: ses enfants
lui sourient;
Rien que dans leurs jouets que de pain
pour les miens!

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une
flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en
lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue e
muette
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes
humaines:
Les uns vont tout courbés, sous le far-
deau des peines,
Au banquet du bonheur bien peu sont
conviés:
Tous n'y sont pas assis également á l'aise:
Une loi qui d'en bas semble injuste et
mauvaise,
Dit aux uns: "Jouissez," aux autres:
"Enviez."

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable;
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache,
Oh! que ce soit la Charité!

L'ardente Charité que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira: "Buvez, mangez; c'est ma chair, c'est mon sang."

Que ce soit elle, oh! oui, riches que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,

Des bras de vos enfants et du sein de
vos femmes,
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! l'Aumône est sœur de
la Prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil
de pierre,
Toux raidi par l'hiver, en vain tombe
à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de
froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des
orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez, afin que Dieu, qui dote les
familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce
à vos filles,
Afin que votre vigne ait toujours un
doux fruit,
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos
granges,
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves, la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre
nous laisse.

Vos aumônes là-haut vous font une richesse;
Donnez! afin qu'on dise: "Il a pitié de nous!"
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimé du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés, vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

VICTOR HUGO.

LE PEUPLE ATHENIEN.

L'histoire nous le représente, tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper

sans crainte, tantôt comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse, quelquefois déployant les lumières et les sentiments des grandes âmes; aimant à l'excès les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire; s'enivrant des éloges qu'il reçoit, applaudissant aux reproches qu'il mérite; assez pénétrant pour saisir aux premiers mots les projets qu'on lui communique, trop impatient pour en écouter les détails et en prévoir les suites; faisant trembler ses magistrats dans l'instant même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis; passant, avec la rapidité de l'éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir; mobile surtout et frivole, au point que, dans les affaires les plus graves, et quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes ou le détourner de son intérêt.

BARTHELEMY, *Voyage d' Anacharsis.*

LES FRANCAIS.

C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère; il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse; ses vertus ont peu de consistance; ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le déréglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du Français. L'amour-propre contribue à le rendre aimable; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au dévoloppement de ses talents et de ses vertus le préserve en même temps des crimes noirs et réfléchis. La perfidie lui est étrangère, et il est bientôt fatigué de l'intrigue. Le Français est l'enfant de l'Europe; si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national que par la sévérité des lois.

DUCLOS, *Considérations sur les mœurs.*

SOCRATE ET CATON.

Osons opposer Socrate même à Caton: l'un était plus philosophe, et l'autre plus citoyen. Athènes était déjà perdue, et Socrate n'avait plus de patrie que le monde entier: Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur, il ne vivait que pour elle; il ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes; mais entre César et Pompée, Caton semble un Dieu parmi les mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les sophistes, et meurt pour la vérité; l'autre défend l'état, la liberté, les lois contre les conquérants du monde, et quitte enfin la terre, quand il n'y avait plus de patrie à servir. Un digne élève de Socrate serait le plus vertueux de ses contemporains; un digne émule de Caton en serait le plus grand. La vertu du premier ferait son bonheur; le second chercherait son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un et conduits par l'autre, et cela seul déciderait de la préférence: car on n'a jamais fait un peuple de sages, mais il

n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

J.-J. ROUSSEAU, *Discours sur l'économie politique.*

L'IMMATERIALITE DE L'AME.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte et plus je lis ces mots écrits dans mon âme: *Sois juste, et tu seras heureux!* Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses: le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! la conscience s'élève et murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant: "Tu m'as trompé!"

"Je t'ai trompé, téméraire! qui te l'a dit? Ton âme est-elle anéantie? as-tu cessé d'exister? ô Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant: ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu *la vertu n'est rien*, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis."

On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'l est obligé de payer leur vertu d' avance. Oh! soyons bons premierement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est apres qu'ils l'ont parcourue.

Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps; et, si elle lui survit, la providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme, que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais: "Tout ne finit "pas pour moi avec la vie; tout rentre "dans l'ordre à la mort."

J.-J. BOUSSEAU, *Emile*

FÉ DE ERRATAS.

Páj.	Lín.	Dice.	Léase.
3	2. ª	oú	où
id.	3. ª	oú	où
id.	5. ª	oú	où
8	20.	moissonneur.	moissonneur,
9	25.	immediat	immédiat
12	11.	pensèes	pensées
id.	7.	á	à
id.	15.	nait	naît
13	14.	chaines	chaînes
id.	15.	gemissait	gémissait
14	12.	apparait	apparaît
15	17.	mandame	madame
id.	28.	á	à
16	5.	béys	beys.
28	14.	chere	chère
31	13.	gibre	givre
32	8.	e	et
37	1.	Francais	Français
40	5.	premieremént	premièrement

NOTA—No se han colocado los acentos correspondientes á la letra mayuscula, porque carece de ellos la imprenta.

FE DE ERRATAS.

Pág.	Lín.	Dice.	Léase.
3	2.	oú	où
id.	3.	oú	où
id.	4.	oú	où
8	20.	moissonneur.	moissonneur,
9	24.	immediat	immédiat
12	11.	penées	pensées
id.	7.	à	à
id.	15.	nait	naît
13	14.	chaines	chaînes
id.	15.	gemissait	gémissait
14	12.	appparait	apparaît
16	17.	mandame	madame
id.	28.	à	à
18	5.	beve.	bevs.
8	11.	chere	chère
21	13.	gibre	givre
32	8.	e	et
37	1.	Francais	Français
40	5.	premierement	premièrement

NOTA.—No se han colocado los acentos correspondientes á la letra mayúscula, porque carece de ellos la imprenta.

Tacana.

Lengua hablada por los pueblos de Santa Ana, Concepcion, Tumupasa, San Buenaventura, Covendo i por todas las tribus errantes que habitan las riberas de los confluentes del Beni, mas abajo de los Yúngas. Atribúyese esta version al P. José Cómas. Otro catecismo ha publicado en Roma

ARCHIVO Y BIBLIOTECA NACIONALES DE BOLIVIA

la Propaganda, escrito por el P. Antonio Gili, cuya primitiva edicion es original de La Paz en 1857.

ARCHIVO BIBLIOTECA NACIONALES DE BOLIVIA

ARCHIVO Y BIBLIOTECA NACIONALES DE BOLIVIA